

CONFINEMENT MA VIE DE PROFESSIONNEL · LE DU SPECTACLE



AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

Marie-Pia Bureau

Directrice de théâtre

Malraux, scène nationale (Chambéry - 73)

D'où nous écrivez-vous ? Ou vivez-vous votre confinement ?

Je vous écris depuis le lieu où j'habite et que j'ai la chance d'avoir pu choisir, à flanc de montagne, au milieu de la forêt, en Chartreuse.

L'épisode que nous vivons (confinement, mise en sommeil des liens sociaux traditionnels, arrêt des spectacles et de la vie culturelle et artistique...) a t-il exercé sur vous de la sidération ?

Ma première sidération, avant même que l'ordre du confinement ne soit prononcé, a été pour l'apparition de cette expression « distanciation sociale », qui est certainement d'abord une traduction de l'anglais. J'ai eu du mal à la comprendre. Des amis ont dû m'expliquer qu'il s'agissait concrètement de respecter des distances physiques entre les personnes. « Ah bon, juste ça, vous êtes sûrs ? ».



Le monde qui s'invente, c'est maintenant. Il me semble nécessaire d'avancer plus vite sur une évolution de la place des artistes dans les théâtres, des façons dont ils peuvent être associés aux prises de décisions et travailler en lien direct avec un maillage territorial. C'est le rôle des théâtres de faire des propositions dans ce sens.

Quelques jours plus tard, après le début du confinement, sortant pour faire mes courses, j'ai pu mesurer

que d'autres que moi avaient bien perçu cette ambiguïté sémantique de la consigne censée nous protéger et l'avaient déjà inscrite dans leurs pratiques quotidiennes. Ne plus se regarder, se sourire, hésiter à se dire bonjour même de loin, se méfier de l'autre d'où vient le postillon fatal, s'éloigner en général des « Autres » comme on dit dans les films avec morts-vivants, rompre donc le lien social en somme. À la jardinerie où je vais acheter la nourriture pour mes animaux (ânes, lamas, chien, chats, poules), je ne suis plus la gentille cliente que « l'on invite à entrer par la porte de droite » et que « l'on remercie de bien vouloir attendre son tour à la caisse », non, « je dois, il faut, on pourra sévir ». Pas de CB, pas de croquettes. Des graines de courgette ok (c'est utile), des semis de cosmos, pas question (c'est comme les livres, ça sert à rien). Derrière sa visière la caissière sue à grosses gouttes, le printemps a été radieux dans l'avant-pays savoyard. Comme elle me reconnaît, elle s'excuse du regard et me dit « Oui maintenant c'est comme ça ».

Je demeure sidérée. Sidérée qu'un virus ait pu faire basculer aussi vite le cours de nos relations, sidérée qu'une volonté de protéger notre santé ait rompu le pacte de confiance entre les vivants, sidérée d'évoluer dans un monde qui peut ressembler à une fiction d'anticipation sortie de l'imagi-

nation de Michel Foucault.

La violence symbolique est forte. Elle infuse et se dissémine dans les rapports. Le monde de la culture n'en est pas exempt, au contraire. Dans tout ce que je lis, il y a aussi beaucoup de violence des uns envers les autres, des attaques, des suspicions, voire des dénonciations, si tu n'es pas d'accord je t'agresse, je te salis, je t'envoie la brigade. STOP. Je n'ai pas envie d'en être. Je n'ai pas fait ce métier pour cela (là aussi j'ai la chance d'avoir choisi), au départ c'était tout l'inverse. Je file dans les bois derrière chez moi. Je marche. Ça fatigue les jambes et l'esprit.

Comment réinventez-vous votre organisation ? Qu'avez-vous mis en place pour rester en lien avec l'extérieur ?

Le théâtre que nous essayons d'inventer à Chambéry insiste sur l'importance de la relation. Oui c'est une scène nationale, un label, une institution. Cela ne signifie pas pour autant que c'est figé. Cela lui fixe des grandes missions qui relèvent du service public, en particulier rendre l'art accessible au plus grand nombre et cela lui donne en principe des moyens pour les rendre efficaces ; mais cela n'implique en aucun cas de reproduire à l'identique des pratiques.

Il nous* a semblé à un moment évident que le théâtre se résumait

trop à sa fonction de lieu de représentations. (*je dis « nous », car toute seule je ne pense pas grand chose, je pense grâce et avec les artistes qui m'accompagnent ; les écrivains, les philosophes, les sociologues, les journalistes que je lis ; les membres de l'équipe du théâtre qui font advenir les choses avec moi ; les spectateurs, les responsables associatifs, les politiques, les collègues, les gens que je croise et que j'écoute). Bien sûr, il est très important de proposer à Chambéry une programmation de qualité qui tende à représenter diverses tendances esthétiques de la création artistique. Nous ne remettons pas en cause cela. Mais nous insistons sur les autres fonctions du théâtre dans son aire d'action. Il est un lieu de croisements de personnes, d'échanges d'idées, de partage d'émotions, de rencontre de l'Autre justement, dans toute son étrangeté, sa singularité. Bref, il est là pour le lien.

À un moment donc, il nous a semblé qu'il était nécessaire de s'y prendre avec le lien autrement qu'en -je caricature exprès- éditant un catalogue de vente de spectacles et qu'en évaluant notre relation au public à la hauteur de notre potentiel de commercialisation de l'objet.

La question de la place faite à l'autre est fondamentale. Le sociologue **Luc Boltanski** pointe du doigt ce qu'il nomme « les limbes » et qui carac-

térise dans notre société, ce sentiment très clair qu'ont les plus jeunes d'arriver dans un monde où il n'y a pas de place pour eux. Il n'y a pas de place pour les jeunes, pas non plus pour les vieux semble nous indiquer la période. Faire de la place à l'autre, concrètement, dans un théâtre, c'est lui permettre d'y être, s'il le souhaite, plus que spectateur ; c'est faire contribuer à la chaîne de décisions qui aboutit à une programmation d'autres gens que le programmeur ; c'est être prêt à changer ses pratiques, ses rituels, son processus de production. Cela représente beaucoup de temps d'écoute, même de ceux qui n'ont pas le mot facile, et d'ajustements, y compris très pragmatiques sur des questions de sécurité, de droit du travail et de réalité budgétaire, pour trouver les formes qui paraissent justes ; mais aussi beaucoup de satisfaction à avoir le sentiment de rendre un service en phase avec les désirs et les besoins d'une population.

Nous avons mis le mot « tiers-lieu » sur cette expérience que nous tentons à travers un nouveau projet « La Base », mené avec des compagnies artistiques du bassin chambérien, avec des partenaires issus du monde associatif local, liés à la fois à la culture au sens large (pas seulement le spectacle vivant mais aussi l'architecture, la cuisine, le design, etc...) et à d'autres secteurs d'actions (la solidarité, l'économie, la santé, etc...),

ainsi qu'avec des individus bénévoles impliqués. Il expérimente autour de programmations participatives, d'accueil et accompagnements de la demande autour de projets émergents, d'initiative singulières qui s'élaborent entre des artistes et des amateurs, de prises de décisions collectives. Nous croyons à cela : faire oeuvre c'est aussi inventer des nouages différents entre les gens.

Vous me demandez comment « je » me réorganise pendant ce confinement, hé bien j'essaie au maximum de maintenir du « nous » pour aboutir aux bonnes décisions. Et donc je passe beaucoup de temps à échanger par tous les médias en vogue du moment, zoom, Teams, skype, FaceTime, WhatsApp ; je parle régulièrement avec les artistes associés du théâtre qui m'apportent beaucoup: Fanny de Chaillé, Mohamed El Khatib, Phia Ménard, Sarah Murcia, avec les délégués du personnel de Malraux, l'équipe de direction, la RP et la comm, la technique, l'administration, avec les intermittents techniques que nous employons en direct, avec les restaurateurs et les administrateurs de La Base, avec nos partenaires des projets européens en Italie et en Suisse, avec d'autres directeurs de théâtre en France et en Europe, avec des directeurs artistiques et des administrateurs de compagnies, avec les membres du club des mécènes de Malraux, avec les responsables des autres tiers-lieux

de la ville de Chambéry, la Dynamo et le 79, avec les membres de notre conseil d'administration, avec les responsables d'équipements culturels à Chambéry, avec les profs de l'Université de Chambéry, avec le Rectorat, avec les cadres du tourisme en Maurienne où nous développons des propositions en Montagne l'été dans le cadre d'un projet européen Alcotra, avec les associations qui partagent avec nous des projets annulés, reportés ou programmés dans le futur, la CIMADE, Chambéry Solidarité internationale, Lectures plurielles, le festival Modulations, le festival de BD, etc...

De toutes ces discussions découlent des décisions de gestion. Elles tiennent compte de facteurs multiples. Notre responsabilité d'employeur dans la situation pèse bien entendu pour beaucoup dans celles-ci. La situation de nombre de personnes dans le secteur culturel est très précaire.

Enfin j'envoie des messages écrits. Régulièrement je m'adresse aux membres de l'équipe de Malraux, aux spectateurs (ils nous écrivent aussi, souvent des mots encourageants), aux artistes sous contrat, à ceux qui attendent des moyens pour faire avancer des productions, aux prestataires, pour dire où nous en sommes, et ce que nous pouvons faire dans l'instant.

La crise sanitaire actuelle va t-elle vous amener à « révolutionner » votre approche du monde ? À interroger la place, le rôle de la culture ? Cela se traduit-il dans votre pratique ?

Le monde d'avant n'était pas terrible. Déjà les ressources de la planète s'effondraient dangereusement, déjà disparaissait le chant des oiseaux. Et déjà nous avons des yeux et des oreilles pour nous en apercevoir.

Nous étions un certain nombre dans le champ culturel à échanger sur la nécessité de nous y prendre autrement, avec les liens, avec les sols, avec la vie en général. Et à tenter chacun à son endroit des expériences de modalités d'action nouvelles face à des conventions qui se délitent. Je ne crois pas trop à l'idée de révolution s'il faut entendre par là un changement subit et brutal. Nous n'avons pas besoin de brûler des voitures ou de couper des têtes (je pique l'expression à Aurélien Barrau interviewé depuis son confinement).

Intuitivement, je suis gênée par les formulations un peu emphatiques sur « Le monde d'après ». Sans doute parce qu'elles sont souvent enjointes d'injonctions, de « je dois / il faut / on pourra sévir » tout à fait identiques à celle des files d'attente dans ma jardinerie pendant le confinement. Sans doute parce que j'entends des propositions pensées d'abord en termes de restrictions. Le théâtre a mieux à faire

que de se vouloir garant d'un ordre moral, fût-il nouveau. Nous n'avons pas à imposer notre mode de vie à quiconque. Je n'ai pas de sympathie pour le catéchisme en général, pas plus quand il émane d'un lieu de culture que d'ailleurs. D'accord pour une alimentation plus saine et des circuits courts, c'est du bon sens, mais non à un monde uniforme de mangeurs de graines sèches.

Au contraire, le théâtre compose avec la transgression. Qu'il y ait une part d'ombre et d'obscur dans la création artistique me paraît être une évidence. Envisager d'autres possibles, c'est d'abord faire sauter les barrières. Nous sommes là pour la liberté. Nous sommes là pour la subversion. Nous sommes là pour la fête et une forme de légèreté qui fait souvent défaut à nos vies.

Je ne crois pas trop à l'aspect salutaire de ce confinement. Mais l'avantage de la période est qu'elle laisse plus de temps pour se parler. Tant mieux. Que les paroles échangées se multiplient, que l'état des choses se dise. Peut-être que la crise peut aider à augmenter le degré de prise de conscience collective. Peut-être que la peur de l'effondrement qui a saisi le monde culturel va jouer comme un accélérateur.

Le monde qui s'invente, c'est maintenant. Il me semble nécessaire d'avancer plus vite sur une évolution de la

place des artistes dans les théâtres, des façons dont ils peuvent être associés aux prises de décisions et travailler en lien direct avec un maillage territorial. C'est le rôle des théâtres de faire des propositions dans ce sens. Notre fonctionnement actuel est encore trop raide. Je crois que c'est en revoyant entièrement notre manière d'articuler les relations aux artistes, à la population et au développement culturel des territoires que nous serons pertinents.

Comment peut-on faire vivre le spectacle vivant en période de confinement ?

Nous avons fait quelques propositions de diffusions sur le net mais, franchement, l'écran ne remplace pas le vivant et nécessite pour être pertinent d'inventer des objets spécifiques. Avec notre salle de cinéma, nous participons à l'initiative innovante de La Vingt-cinquième heure qui propose de fonctionner comme une salle de cinéma virtuelle géolocalisée. Avec les artistes intervenants dans les classes d'option théâtre, nous avons pu maintenir des ateliers virtuels.

Avec les artistes associés, nous préférons cependant réfléchir à la sortie dès qu'elle est possible. Nous inventons ensemble un temps partagé, pour eux qui ont besoin d'échanger et de proposer des gestes, avec nos partenaires locaux qui eux aussi ont envie de fabriquer du commun, et avec

les gens qui ont besoin d'éprouver le vivant autrement qu'à travers des écrans. Quelque chose qui respectera les consignes sanitaires en vigueur et pourra en jouer à l'occasion, qui se déroulera en partie dans la montagne, où il sera question de paysages et de rituels à inventer. Un truc qui n'a pas encore trouvé son nom, entre l'université d'été et le carnaval. Ça se passera fin août. Ça commencera aux Charmettes, dans la maison qu'a habitée l'auteur du Contrat social. Et cela nous rend joyeux.

Pensez-vous que cette crise va changer les pratiques culturelles ? Quelles sont vos principales craintes à l'issue de cette situation ? Vos espoirs ?

J'ai adoré lire Edgar Morin interviewé par Nicolas Truong dans Le Monde le mois dernier. Son ouverture d'esprit est incroyablement vivifiante. « Attends-toi à l'inattendu », nous dit-il. J'essaie de ne pas m'embarrasser de craintes et fais mienne sa maxime. De l'imprévu va se présenter, à nous de nous mettre en mesure de l'accueillir.

La très bonne nouvelle du moment dans la sidération ambiante, c'est l'annonce gouvernementale de l'année blanche pour les intermittents du spectacle. Ce n'est certes pas la panacée, mais cela nous permet d'envisager avec les artistes, les techniciens et l'équipe de la scène nationale, l'activité du théâtre pour la période dans

des formes adaptées aux normes sanitaires. Les spectacles devant des salles éparées de spectateurs masqués nous semblaient impossible. Autant pour des raisons économiques (nos équilibres budgétaires dépendent souvent des recettes de salles remplies) qu'éthiques (comment choisir le tiers de spectateurs qui peut voir le spectacle ?) qu'émotionnelles (c'est quoi le ressenti du spectateur dans une salle éparée de gens masqués ?). Il faut faire autre chose. La perspective d'avoir à inventer, bien qu'issue de la contrainte, est toujours stimulante.

Racontez-nous un témoignage, une anecdote vécue dans cette période si particulière.

Pendant ce confinement, j'ai pu passer plus de temps avec mes animaux. Leur présence me fascine. Comme un mystère premier. On se moque souvent gentiment de moi avec eux, en particulier de mes lamas. On me demande comment je trouve le temps. Et pourquoi avoir pris cette charge. Bien sûr ils sont utiles, ils débroussaillent, c'est ce que je dis. Mais au fond pas

tant que ça. En fait, surtout ils me font du bien, un bien que je ne serais pas arrivée à m'expliquer si la philosophe Vinciane Despret n'y avait mis des mots. «Que diraient les animaux si on leur posaient les bonnes questions?» écrit-elle. Penser avec les animaux m'amène à décentrer mon regard sur les choses, c'est cela qui m'est salutaire. Et puis là, hier, me parviennent des articles de revues scientifiques sur un lama belge chez qui on a identifié des anticorps capables de lutter contre le coronavirus... Alors tu vois, toi, Compay, jeune lama blanc qui pose avec moi en selfie sur la photo, toi qui a priori ne sert à rien, c'est peut-être de toi que viendra le salut. C'est la revanche des inutiles bienfaisants. À méditer.



**En savoir plus sur Malraux,
scène nationale de Chambéry :**
<https://www.malrauxchambery.fr/>

MAI 2020

CONFINEMENT : MA VIE DE PROFESSIONNEL·LE DU SPECTACLE

Éditeur : Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant //
Directeur de la publication : Nicolas Riedel

Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant est soutenue financièrement par le ministère de la Culture / Drac Auvergne-Rhône-Alpes et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.



La Région 
Auvergne-Rhône-Alpes

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

33 cours de la Liberté - 69003 Lyon
04 26 20 55 55

contact@auvergnerrhonealpes-spectaclelivant.fr
www.auvergnerrhonealpes-spectaclelivant.fr

SUIVEZ-NOUS SUR   